

La Miséricorde dans le christianisme

Exposé donné par le Père Frédéric GUIGAIN
le 12 mars 2016 à Pars (colloque ELEUTHEROS)

Miséricorde : vérité et dévoiement

Il m'a été demandé un exercice sans doute trop difficile pour moi, celui de faire un survol des principaux concepts concernant la Miséricorde, à l'occasion desquels, dans le cours de l'histoire et encore aujourd'hui, apparaissent de fausses interprétations, des déviations concernant le sens véritable de la Miséricorde.

Miséricorde par rapport à qui ou à quoi ?

Le Pape François a édicté cette année « Année Jubilaire de la Miséricorde », en une époque où précisément la Miséricorde, en tant que concept philosophique et concept surtout théologique, n'est sans doute pas des plus clairs. La Miséricorde aujourd'hui est surtout comprise à l'égard du prochain, elle tourne souvent au moralisme. Sans doute nous avons besoin de nous rappeler que nous devons être proche de notre prochain et devons faire bien des efforts et des renoncements et d'authentiques actes d'amour renouvelés pour véritablement témoigner de la Miséricorde à l'égard du prochain. Mais la Miséricorde est avant tout un concept théologique et là, on est confronté aujourd'hui à une difficulté à cerner ce qui était autrefois le mystère que l'Église prêchait concernant la Miséricorde, la Miséricorde en tant que acte de Dieu !

La Miséricorde, si on devait partir d'un concept simple donné par son nom lui-même, c'est le fait de déployer un nouvel effort d'amour à l'occasion de la misère d'autrui. Par conséquent cet acte de renouvellement de l'amour est intrinsèquement lié à la misère d'autrui. La question est évidemment qui se pose c'est de quelle façon Dieu est ému de la misère de l'homme et réalise une nouvelle inventivité de son amour. Cette nouvelle inventivité définit précisément la Nouvelle Alliance. Mais dans la tradition de l'Église, la misère de l'homme est indissociable de son péché. Mieux, selon la tradition biblique, la misère de l'homme est conséquence du péché. Conséquence d'un péché qui sans doute dépasse l'homme, péché d'abord des anges, péché qui devient originel, au sens de radical, plus grand que même ce que nous pouvons nous mêmes en concevoir, et qui suppose de la part de Dieu d'intervenir non pas seulement en relation à la misère induite mais en relation au péché commis. Aujourd'hui justement notre époque ne fait plus le lien, ou le fait de façon de plus en plus difficile, entre l'état de misère dans laquelle l'humanité se trouve et la réalité du péché. Encore une fois, évidemment, le péché ne doit pas seulement concerner la relation à autrui, et retomber dans un discours moralisateur : je suis pécheur parce que par mes actes, je détruis mon prochain. Mais ici, il s'agit d'abord et fondamentalement du péché vis-à-vis de Dieu.

Or l'esprit contemporain est de plus en plus étranger à l'idée que l'homme soit pécheur à l'égard de Dieu. Pour ce qui est du prochain, ce n'est pas difficile, il suffit d'ouvrir le journal. Mais à l'égard de Dieu, cela devient de plus en plus difficile. Si bien que l'annonce de la Miséricorde aujourd'hui, en général, est amputée de la question du péché à l'égard de Dieu. Dieu apparaît seulement comme celui qui, ému, bouleversé par la misère de sa créature, déploie une nouvelle initiative de son Amour, en vertu de ... on ne sait plus trop en vertu de quoi ! On y affirme en général en vertu de la Toute Puissance de Dieu : Dieu peut effectivement sans cesse renouveler son Amour. Mgr Chafik parlait de la résilience humaine, et bien justement nous nous n'avons pas la même facilité à renouveler notre capacité d'aimer.

Et tel est sans doute le défi du croyant d'affirmer que Dieu dans sa Toute Puissance est capable de renouveler cet amour alors que nous nous en avons bien du mal à le faire et par conséquent nous devons puiser à la source divine notre propre capacité de résilience et de re-don.

Rupture d'unité

Le péché donc ne doit pas être considéré seulement en relation au prochain mais d'abord et fondamentalement en relation à Dieu. Et donc la Nouvelle Alliance définit que Dieu a réalisé un

nouvel acte d'amour, qu'il n'avait pas fait avant, qui est venu nous libérer non seulement de la misère comme conséquence du péché mais de la cause de la misère et qui est le péché.

Le péché, alors, se définit comme offense, offense *entre deux partenaires* : un offensé et un offensant. Le péché peut être défini comme rupture de l'unité, de l'amitié, de la réciprocité, de l'inter-personnalité entre l'offensé et l'offensant. Cette rupture de l'unité est supposée réaliser une offense dans l'offensé ! Or s'agissant de Dieu, on se trouve justement devant un paradoxe : c'est que Dieu peut être difficilement offensé. C'est pourquoi dans la tradition de l'Église, on a développé un certain nombre de concepts autour du mystère de l'offense faite à Dieu. On a dû la majorer, c'est-à-dire : dire que le péché dans la mesure où il est adressé, tourné vers Dieu, loin d'être justement minime, est infini ! Dieu étant infini, toute offense lui est infinie. Dans l'histoire de l'Église, plutôt moderne, celui qui a le plus développé cette idée, qui l'a formulée, qui l'a développée, qui l'a conceptualisée, c'est Saint Anselme de Canterbury : à savoir que dans son traité sur les raisons de l'Incarnation, il a développé l'idée que seul un Dieu pouvait justement réparer une offense faite à Dieu. Ici, j'ai donc introduit le concept de *réparation*.

De fait, la Miséricorde suppose un rétablissement de la situation antérieure à l'offense. Dieu, dans sa toute puissance, serait tout à fait capable de ne pas imputer le péché, et le pardon peut d'abord être défini comme *non imputation*, comme un acte souverain d'ignorance de l'offense. Dans l'histoire de l'Église, c'est Martin Luther qui a le plus développé l'idée que le pardon de Dieu consistait essentiellement dans le fait qu'il n'imputait pas le péché à l'homme. Pourquoi ? Parce que Martin Luther avait une appréhension particulière pour tout ce qui pouvait être considéré comme acte de réparation devant la grandeur de Dieu. Ainsi a-t-il considéré que l'homme était seulement pardonné au sens que l'homme était seulement non imputé et qu'il n'avait rien à réparer de son côté. Cela a développé la théologie de la *justification* : Dieu est capable, dans sa toute puissance : de nous justifier quand bien même nous nous romprions l'unité avec Lui, parce que Lui est toujours au delà, par son infinité, de tout ce que nous pouvons commettre contre son honneur ! Chez Luther, la justification devient l'unique mobile du pardon de Dieu. Dieu non imputé et non imputant, Il justifie le pécheur.

Mais justement, dans la tradition de l'Église, cela ne suffisait pas. On était bien conscient que le péché suppose *réparation* et c'est pourquoi avant Luther, on a pu souligner au contraire l'infinité du besoin de réparation et on a ainsi lié de façon profonde l'Incarnation à la réparation. **Pourquoi Dieu s'était-il fait homme ?** Parce que c'était comme Dieu qu'il devait réparer l'infinité de l'offense faite à Dieu. Aujourd'hui ces genres de raisonnement sont plutôt en désuétude. Je crois qu'aucun curé de paroisse aujourd'hui n'essaye de faire vibrer ses paroissiens en leur montrant que leur péché est infini devant Dieu. Pourtant il n'y a rien de stupide dans cela, parce que la question c'est bien celle de saint Anselme : « *cur deus homo ?* » Pourquoi l'homme Dieu ? Si Dieu peut justifier seulement en vertu de sa toute puissance, de sa transcendance, alors à quoi bon l'Incarnation ?

Paradoxe de la réparation et de l'indulgence

La réparation comme on a vu par rapport à Dieu est difficile à saisir : d'un côté elle paraît nulle, de l'autre, elle paraît infinie. Du côté de l'aspect minime de la réparation, l'Église avait développé le concept de *satisfaction*. La *satisfaction*, c'est l'acte par lequel celui qui est offensé, considère que l'offensant a suffisamment réparé l'offense. A noter que c'est l'offensé qui juge de la satisfaction, autrement dit, la satisfaction est relative. Dans l'Église par exemple, cela avait développé la théologie des *indulgences*, d'abord comme pratique ecclésiale, et puis ensuite comme pratique dévotionnelle telle que nous la connaissons aujourd'hui, à savoir que, par exemple, on considérait que tel pécheur devait réparer son péché par, disons, dix jours de jeûne ; on considérait que, n'ayant fait que cinq/six jours de jeûne, il avait néanmoins satisfait. On ne lui imputait pas les autres jours. Souvent on y associait la communauté, la communauté portait avec le pénitent et ainsi **exerçait le principe d'indulgence concernant la satisfaction**.

Cela a donné lieu à la pratique des indulgences précisément, c'est-à-dire de dire au pénitent : plutôt que de faire toute la pénitence qui est due à la réparation du péché, tu feras seulement une petite partie de celle là considérant que les Saints, l'infinité des mérites du Christ, l'infinité des mérites de la Vierge, portent à ta place. Je ferai remarquer que malgré le mépris dans

lequel en général les indulgences sont tombées, la pratique actuelle du sacrement de réconciliation est du point de vue idéologique totalement indulgentielle. Aujourd'hui à peine impose-t-on un Notre Père ou je ne sais quoi d'autre, tout et rien, tel qu'aujourd'hui on est totalement dans une logique indulgentielle. Et donc la relation du pécheur à l'égard de Dieu, en temps qu'il est conscient de son péché, est une situation qui oscille entre l'infinité de l'offense résorbée dans le mystère de l'Incarnation du Christ et de l'autre l'indulgence infinie de Dieu à laquelle pourtant il doit lui-même adhérer en faisant réparation. L'Église assurait ici autrefois cette régulation entre l'immensité de la faute et l'immensité de la Miséricorde à travers le concept d'indulgence de la satisfaction.

Mais la satisfaction concerne seulement l'aspect relationnel avec Dieu. Le péché suppose la réparation à l'égard d'autrui, je ne m'y étend pas parce que cela devient aujourd'hui la catégorie principale sous laquelle on aborde la question de la Miséricorde.

Il y avait aussi dans la perspective de la réparation, la réparation du péché par rapport à l'offensant. Car le péché blesse Dieu, blesse le prochain, mais blesse soi-même. L'homme est lui-même détruit par son propre péché. Et Dieu, sans doute, dans sa toute puissance peut pardonner par rapport à Lui, peut dans sa toute puissance considérer que la satisfaction doit être quasi nulle en vertu de son immense indulgence, en revanche Il ne peut pas réparer les péchés occasionnés en autrui, les dommages réels, et Il ne peut pas non plus réparer les dommages occasionnés en soi. Les dommages occasionnés en soi étaient doubles dans la théologie traditionnelle : d'une part, à tout péché on associait une emprise du démon. Il dit par exemple en saint Jean : « Tout homme qui commet le péché est esclave du péché et du père du péché ». C'est-à-dire que tout acte peccamineux contient quelque chose du contrat passé avec le mal, et libérer l'homme du péché et de la misère dans laquelle il tombe, supposait de le libérer de ce contrat là. Et là encore évidemment, on peut supposer que dans sa toute puissance Dieu est capable de rompre ces contrats, mais la réalité est toute autre. On peut faire cette supposition mais elle n'est pas correcte : il faut que la personne ait elle-même dénoué les contrats qu'elle a signés avec le mal par un acte de conversion et de renonciation. Et c'était là encore, évidemment, un argument pour l'Incarnation, c'est à dire qu'il fallait que Dieu ait assumé justement aussi cet acte de libération contractuelle pour réaliser en chacun de nous notre propre libération.

Libérer de l'emprise du Mal et purifier

Outre l'aspect contractuel avec le mal, le péché détruit aussi la personne, tout simplement parce que le péché est destructeur. Tout en détruisant autrui, en réalité il introduit la mort dans la personne, dans son complexe psychosomatique. C'est pourquoi est attaché à la réparation des conséquences du péché ce que l'on appelait autrefois l'*expiation*. L'expiation, comme le mot l'indique, c'est un mouvement ex, c'est-à-dire il faut enlever, afin de rendre la chose « pie », la chose "pure", c'est à dire en langage plus simple c'est un acte de purification. Donc la Miséricorde divine, voyez son *comment*, combien d'aspects elle déclinait : **elle déclinait l'aspect de la non imputation, l'aspect de l'indulgence, l'aspect de la réparation, de la satisfaction, de l'expiation**. Il fallait nécessairement que Dieu ait réalisé cet acte de purification en nous pour qu'il soit véritablement radical dans notre être. L'expiation comme je l'ai dit c'est « ex » et « pie » : « ex » c'est-à-dire qu'il faut enlever – et comment enlève-t-on les conséquences du péché en soi, sinon par la mortification ?

En effet, la mort selon la conception traditionnelle est la conséquence du péché, parce que le péché détruit. La mort c'est le fait de détruire. Et donc le péché, de prime abord, parden la mort de prime abord est strictement négative. Mais le fait qu'elle détruit, c'est aussi un grand bien, cela permet de nettoyer, cela permet de renouveler. Ainsi la mort, de quelque chose d'absolument négative, devient quelque chose d'aussi positive, dans la mesure où elle réalise en ce bas monde, parce que c'est vrai ce n'est pas une nécessité en soi, mais en ce bas monde, elle réalise l'occasion du renouvellement. Elle nous permet d'éliminer sans cesse, encore faut-il qu'il y ait un principe de reconstruction, bien sûr, qui suive et qui est la grâce de Dieu. Ainsi l'expiation consistait dans le fait que Dieu et ensuite les hommes – et avant les bêtes immolées – assumaient la part positive de la mort, la mort comme destruction des éléments peccamineux en vue d'un renouvellement donné par un re-don de la puissance de Dieu.

Ici attention vous connaissez tous évidemment, parce que c'est conforme à l'esprit d'aujourd'hui, le caractère totalement désuet de ce que je viens de dire. Aujourd'hui je pense qu'aucun prêtre de paroisse n'invite ses paroissiens à l'expiation, à la mortification : tout le monde tout de suite sortirait là un mot avec un « isme » – parce que les mots en « isme » sont des mots qui généralisent, en général pour dénigrer un raisonnement, ils permettent de juger sans réfléchir –: c'est du *dolorisme*. De fait le *dolorisme*, c'est quoi ? C'est le fait de ne voir dans la mortification que l'aspect destructeur et oublier que c'est afin de laisser place à un acte créateur de Dieu. Dieu est agissant, recréateur. Donc, la juste expiation, cela veut dire qu'elle ne se fait qu'en Dieu. Ce n'est pas nous qui allons savoir comment nous devons épouser la mort, et comment nous sommes renouvelés par sa grâce. Le *dolorisme*, évidemment, c'est une exagération de l'aspect destructeur du processus de purification.

Voilà tout ce qu'implique la Miséricorde, en tant que concept théologique, dans la théologie de l'Église – avec toujours un risque, précisément, de se trouver incomprise. Et cela parce qu'à l'époque moderne, la clause première n'est plus reconnue, à savoir que la misère soit la conséquence du péché. Cette clause étant enlevée, le discours de la Miséricorde aujourd'hui n'a plus en général comme objet le péché, mais seulement l'homme dans son état de misère. Cela a de sérieux désavantages théologiques parce que, en réalité, cela obscurcit fortement la raison de l'Incarnation. Et sous prétexte de vouloir se débarrasser de cette clause, on risque bien de ne plus savoir quelle est la spécificité du Christianisme. Car si la Miséricorde repose seulement sur la Toute Puissance transcendante de Dieu, alors il se pourrait bien que d'autres religions s'approprient la Miséricorde. Mais si et seulement si l'on confesse que la miséricorde ne repose pas que sur la transcendance toute-puissante de Dieu mais sur un acte de réparation qui procède de l'homme, alors l'Incarnation, où l'humanité est assumée par Dieu, trouve sa raison d'être.

Miséricorde, misère et mystère de l'Incarnation

Les théologiens qui nient aujourd'hui le rapport de causalité entre le péché d'une part, et d'autre part la mort et la misère essayent de rattraper le mystère de l'Incarnation en concevant l'œuvre de l'Incarnation, non pas en terme de *réparation*, puisque cela n'a pas de sens ou plus de sens, mais en terme de *proximité*. La Miséricorde de Dieu s'incarnant et souffrant la passion consisterait dans le fait que Dieu serait venu s'unir à l'homme dans sa misère, sans que cette misère ait le moindre contenu – en d'autres mots, la Miséricorde consisterait en un acte de présence. Dieu se fait proche, Il s'unit à toute la misère humaine, mais cette misère humaine n'a pas de sens, c'est-à-dire qu'on va affirmer l'absurdité de la misère. Les théologiens qui défendent cette thèse-là sont très fiers, ils considèrent qu'ils ont fait un pas dans la vérité en assumant l'absurdité de la misère.

Dans la théologie classique la misère n'est pas absurde, la misère a une cause, elle a une raison d'être, elle a tout un processus ; dans la théologie moderne ou contemporaine, celle qui est en vogue, la misère et tous les maux n'ont pas de cause, ils ne procèdent pas du péché. Ils n'ont pas de cause, ils sont donc un non-sens. On valorise alors la Passion du Christ en tant qu'acte par lequel Dieu se serait uni au non-sens. Et on trouve cela très fort !

Mais on pourrait vraiment se poser la question : si la misère n'a pas de sens, si c'est un non-sens absolu, y avait-il vraiment besoin de l'Incarnation ? Dieu dans sa transcendance n'était-Il pas capable de rejoindre le non-sens du mal et de la misère ? Manifestement oui. Donc, il n'est pas sûr du tout que cette solution soit la bonne. Il faut repenser la Miséricorde divine en rapport avec la cause du mal en l'humanité, qu'est le péché. Un défi aux théologiens d'aujourd'hui.